

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

## DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

II

Un labyrinthe aquatique.—Les moustiques.—Nous sommes égarés.—La prédiction sinistre.—Nuits affreuses.—Découragement des rameurs.—Plus d'eau douce.

**R** IEN ne saurait rendre la morne tristesse de ces criques du delta du Niger, avec leurs mangroves dont les racines osseuses plongent dans l'eau comme les pattes de monstrueuses araignées. On n'y entend pas un cri d'oiseau, on n'y voit ni une fleur ni un brin d'herbe. C'est un dédale aquatique, bordé d'arbres aquatiques eux-mêmes qui croissent dans un limon fangeux où il est impossible de poser le pied sans courir le risque de disparaître sous la vase.

La crique où je m'engage au départ est fort large ; la direction en est bonne : l'aiguille de mon compas marque le nord-nord-ouest ; si elle est partout la même, pensai-je, demain je serai au Niger.

A la nuit tombante, nous stoppons. Tant bien que mal je me couche à l'arrière de la pirogue, et, enveloppé de mon burnous, j'appelle le sommeil dont j'avais un pressant besoin.

Hélas ! je ne fermai pas la paupière : les moustiques, qui, pendant le jour, m'avaient déjà cruellement torturé, maintenant que le bateau est immobile, fondent sur moi, hargneux, tenaces, affamés. Ce ne sont point nos gros moustiques d'Europe, ni même du Sénégal, dont le susurrement nous avertit du mal qu'ils vont nous faire, et dont, après tout, on se préserve au moyen d'une énergique ventilation ou d'une bonne moustiquaire ; ceux-ci, les mouches de sable, comme ils s'appellent, sont presque imperceptibles, et ils se fauflent à travers les mailles de la plus délicate mousseline ; ils sont noirs, et leur piqûre est si venimeuse qu'il s'ensuit une enflure immédiate.

C'est par centaines qu'ils s'abattaient sur moi. Criblé de leurs piqûres au visage et aux mains, vainement je châtie leur téméraire audace ; aussitôt des centaines d'autres accourent à la rescousse et, à leur tour, affrontent avec rage ma colère, comme s'ils étaient heureux de payer de leur vie le charme de me torturer un instant.

Toute la nuit je luttais contre ces légions invisibles et sans cesse renaissantes ; je me démenais furieusement ; la fatigue, la douleur, le dépit m'enfiévrèrent ; je m'excoriais le visage et les mains, car le venin de ces maudits insectes m'y causait d'insupportables démangeaisons.

Quelle nuit ! et quel matin lui succède !...

Un jour cru, bas et humide glisse entre les rameaux décharnés des mangroves, et blanchit peu à peu le sillon aquatique où nous voguons ; pas un chant d'oiseau saluant l'aurore, pas un cri de bête fauve... rien que le calme lugubre d'une nature noyée !

—Aux avirons, les enfants !..... Bientôt nous allons voir le beau Niger !...

Et mes Croumanes reprennent leurs rames, et, sous leurs vigoureux efforts, le canot continue sa course. Autant que possible, je tâche de suivre

l'artère la plus large ; mais les méandres, les bifurcations se multiplient et s'embrouillent de plus en plus ; l'aiguille de mon compas de variation évolue étrangement, et souvent elle fait en moins d'une demi-heure tout le tour du cadran, m'indiquant ainsi les zigzags de la route qui, à tout instant, revient sur elle-même.

Voici la nuit, et nous ne sommes pas sortis de ce labyrinthe !

Je cachai mon inquiétude à mes hommes, avec qui je partageai mes provisions de bouche ; ils ne tardèrent pas à s'endormir, car les moustiques ne s'attaquent guère aux noirs, soit à cause de la dureté de leur derme, soit à cause de l'odeur que le corps exhale.

Quant à moi, incessamment harcelé par mes impitoyables ennemis, je passai une nuit pire encore que la précédente, si vives, si cuisantes étaient leurs piqûres que, par moments, au risque d'étouffer, je m'enveloppais la tête d'un gros drap, afin d'échapper, ne fût-ce qu'une minute, à des tortures que je suis impuissant à décrire, mais dont

serai égaré dans un inextricable fouillis de criques ; ne songez plus alors qu'à mourir.

Pendant toute cette nuit, nuit affreuse entre toutes, ces sinistres paroles, que j'avais entendues à mon départ de Brass, tintèrent à mes oreilles comme un glas funèbre.

Quand vint le jour, je crus m'apercevoir que mes Croumanes devinaient notre situation : le découragement semblait s'emparer d'eux. J'essayai de ranimer leur énergie par quelques bonnes paroles, et toute la journée le canot gissa sur ces eaux solitaires, sans que rien nous vint avertir que nous approchions du but.

A la nuit, nous stoppâmes de nouveau, en plein inconnu.

Mon Dieu ! nous faudra-t-il donc mourir ici ? Nos vivres frais s'épuisent : aujourd'hui nous entamons les conserves, plus de viande, plus une goutte de vin, plus un légume ; et à l'horizon, pas un village, pas une hutte, pas une trace humaine ! J'en arrivais à désirer la rencontre d'un parti de nègres, dussent-ils me livrer bataille ; mais rien,

rien, pas une bête fauve !

La nuit fut atroce ; ces éternelles criques étaient semblables à l'enfer du Dante ; une main invisible y traçait à mes yeux cette sentence des damnés : O vous qui franchissez cette porte, laissez sur le seuil l'espérance, *lasciate ogni speranza !*

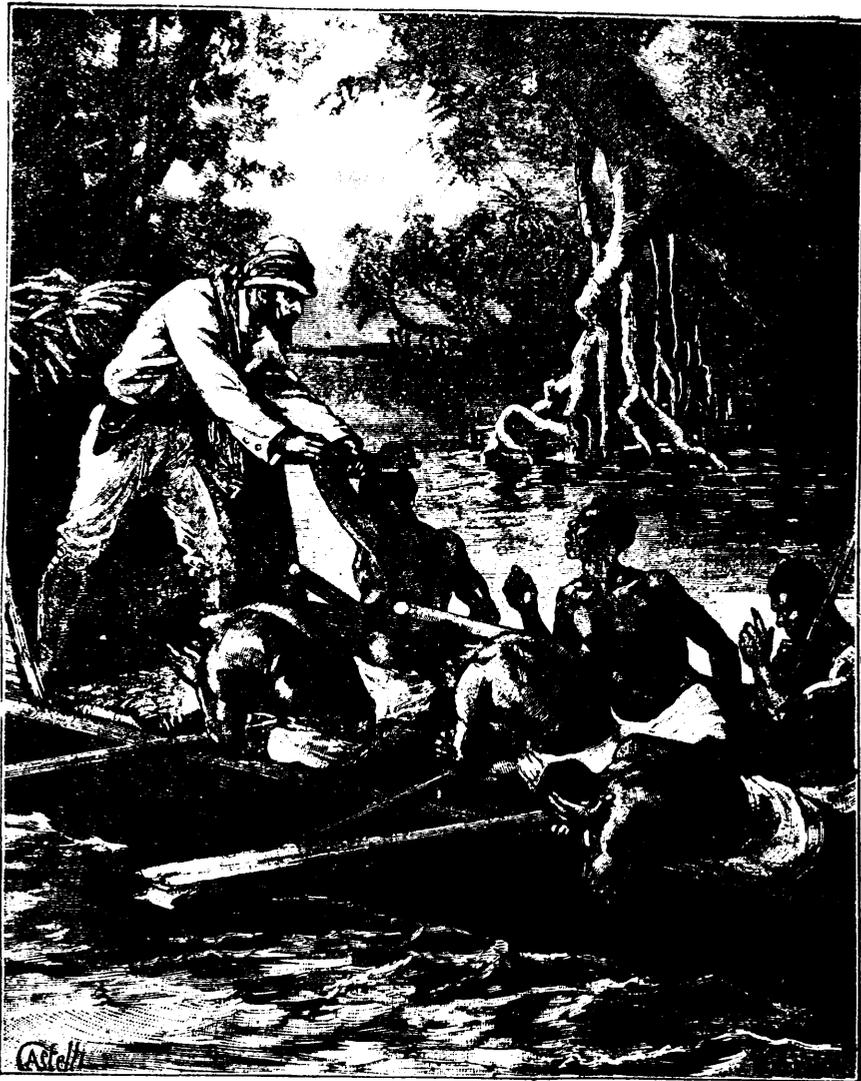
Le quatrième jour n'amena aucun changement : nous étions bel et bien égarés.

Tout à coup, vers quatre heures de l'après-midi, mes Croumanes, sans en avoir reçu l'ordre, cessèrent de ramer ; n'ornes et taciturnes, l'œil sombre, ils paraissaient en proie au découragement le plus profond.

—Allons, les enfants, leur criai-je, encore un peu d'énergie ! un dernier effort ! Courageux Croumanes, ne voulez-vous donc pas revoir votre beau pays de Grand-Cèr, et vos forêts de palmiers, et le sable de vos rivages ?... Voulez-vous périr ici comme de faibles femmes ? Courage, courage ! La terre ferme est près de nous : nous y trouverons des bœufs, des moutons, du vin de palme et des bananes dorées ! Le Niger n'est pas loin !... Courage, robustes enfants de la Côte de Croû, ramez, ramez toujours !...

Et, tout fiévreux, je saisi moi-même un aviron. Entraînés par mon exemple, ils ramèrent jusqu'au soir. Mais, hélas ! la terre promise fuyait, fuyait... sans fin ni cesse.

Vers le milieu du cinquième jour, à une heure de l'après-dîner, la crique où nous voguions soudain s'élargit nota-



Croumanes, repartis-je, écoutez-moi.—(Pages 214, col. 1).

jamais, non, jamais, le souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

Et je restai là, debout, écoutant ce silence de mort, qu'interrompait seul de temps à autre le craquement lugubre des branches, au travers desquelles se glissait quelque gros serpent.

Le lendemain, je me dirigeai plein ouest, sans m'attacher à suivre les grandes artères. D'abord tout alla à souhait ; mais bientôt la crique se rétrécit, et nous voilà arrêtés court par une barrière infranchissable de palétuviers : c'est un cul-de-sac ; il nous faut rebrousser chemin. Cinq fois, pareille mésaventure se reproduit, et la nuit nous surprend sans que nous ayons même pu retrouver l'artère principale, que fort imprudemment nous avions quittée.

—Si, au bout de deux jours, vous n'avez pas atteint le Niger, prenez garde ! C'est que vous

blement.

—Nous touchons au but, dis-je à mes hommes ; de grâce, encore un effort !

Et, en effet, cette vue ranima leur ardeur, et ils ramèrent vigoureusement, non seulement jusqu'au soir, mais même pendant une partie de la nuit ; car la largeur du cours d'eau et la clarté de la lune permettaient de naviguer sans crainte de se jeter dans quelque massif de palétuviers, dont on ne se serait dégagé ni sans peine ni sans dommage.

Quant à moi, j'étais loin de partager la confiance que je cherchais à inspirer à mes Croumanes : les yeux fixés sur l'aiguille de mon compas, je la voyais s'obstiner à marquer le sud, tandis que si la crique nous menait au Niger, elle nous aurait indiqué plein nord. Et puis, la largeur même du cours d'eau ne laissait pas que de m'inquiéter : cela ne ressemblait point à l'affluent d'un fleuve. Parfois même, un certain courant s'y remarquait : on